

Compte Rendu des Travaux

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE

Pendant l'Année 1902

Un indiscret demandait un jour à un homme politique, plus avisé que scrupuleux, ce qu'il avait fait pendant la Terreur, et l'autre se contentait de répondre : « J'ai vécu ».

Pareille réponse pourrait nous suffire, ce me semble, après les cruelles pertes qui ont frappé notre Société pendant les deux dernières années et avaient même paru à quelques-uns compromettre son existence. Le nombre de nos membres titulaires a augmenté, nos procès-verbaux prouvent qu'un grand nombre d'entre vous a fidèlement suivi nos séances et que les lectures n'ont jamais manqué. Sans doute, ici comme un peu partout, vous avez entendu presque toujours les mêmes travailleurs et à leur tête notre dévoué et infatigable président. Non content de vous continuer en son nom sa laborieuse histoire de l'hôpital Saint-Nicolas, ou de vous conter entre temps comment le pauvre ermite du Saint-Signe se vit déposséder, il a cherché partout des collaborateurs et, à défaut des vivants, a su faire parler les morts. Grâce à lui, le nom d'un de nos premiers présidents, le baron de Bicquille, a reparu à l'ordre du jour. Nos anciens se rappellent ce travailleur infatigable explorant les caves de notre ville, se glissant dans les souterrains les plus étroits pour retrouver la trace d'anciennes constructions et déterminer l'emplacement d'édifices depuis longtemps disparus.

De tant de recherches, de tant de notes accumulées, une bien faible partie a pu être utilisée dans le premier fascicule du grand ouvrage projeté sur l'histoire de Compiègne ; le reste retrouvé dans la bibliothèque du comte de Marsy n'est qu'un amas de matériaux souvent informes, à peine dégrossis, dont votre archiviste, M. Benaut, vous faisait dernièrement l'énumération dans l'inventaire de vos archives. En secouant leur poussière, on ne saurait se défendre de cette attirante mélancolie des ruines, plus saisissante peut-être en face d'édifices ruinés avant d'être élevés et dont les matériaux gisent inutiles, car à la tristesse des ruines s'ajoute celle des efforts perdus et des espérances mortes.

Avec un zèle pieux envers la mémoire d'un de ses prédécesseurs, notre Président a voulu sauver ce qui pouvait l'être et vous a fait connaître d'intéressantes recherches sur la Tour de la Monnaie, appelée plus tard la Tour des Forges, et située à l'encoignure des rues de l'Etoile et des Lombards, en face de la Halle à la viande. Plus tard, il vous a entretenu des Foires de Compiègne, et il espère tirer d'autres communications, peut-être même publier d'importants fragments de l'œuvre manuscrite du baron de Bicquille.

Pour contribuer à la topographie compiégnaise, MM. Fleuret et Morel nous ont entretenus de la fatale démolition de l'église Saint-Corneille, en 1806 ; ils nous ont fait connaître la mission de cet officier du génie concluant à cette destruction, sur la demande de la ville et fournissant même un plan ! Combien différente fut la conduite de notre collègue, M. Cauchemé. Quand récemment le pont de Compiègne élevé sous Louis XV est condamné à perdre son bel écusson orné des armes de France et du double collier de saint Michel et du saint Esprit, déjà mutilé par la

Révolution, il le dessine avec autant de charme que d'exactitude, et si l'original ne peut être conservé dans le musée, suivant le vœu du Président Sorel, nous en garderons précieusement l'image dans notre Bulletin. Conserver autant qu'il est en nous l'héritage historique et artistique de nos pères, n'est-ce pas le premier devoir d'une Société comme la nôtre et même sa raison d'être ? Si notre ville possède encore dans l'église Saint-Pierre-des-Minimes, son plus ancien édifice du style de transition, ne le doit-elle pas à M. de Cayrol, dont j'osais me réclamer pour couvrir mon insuffisance, lorsque jadis vous avez voulu faire de moi votre président. Plus récemment, notre Compagnie n'a-t-elle pas été assez heureuse pour faire entendre sa voix en faveur des boiseries de la chapelle Saint-Nicolas ? Si j'évoque ces souvenirs, c'est pour vous encourager à résister toujours à ces caprices de la mode qui, sous le nom d'un prétendu progrès, ne sont que les manifestations du vandalisme inhérent au cœur de l'homme. Enfant, il casse ses jouets ; devenu grand, il renverse ses monuments...

Ce besoin de changement se rencontre partout, là même où on s'y attendrait le moins et l'Église catholique elle-même le subit. Le chanoine Morel le constate sans cesse dans ses savantes études sur la liturgie de nos anciens diocèses. Seulement, il faut l'âme d'un clerc et la précision du savant pour s'en apercevoir. Pour lui, l'absence d'un hymne accentue le caractère sévère d'une liturgie, l'addition d'une bénédiction pontificale augmente sa solennité, la mémoire des saints locaux est un élément puissant d'originalité. Bien peu d'entre nous, avouons-le, sont capables de le suivre sur ce terrain difficile et spécial, où les vieux manuscrits sont rares et les sciences ecclésiastiques indispensables, mais où depuis longtemps il a su recueillir

l'approbation et les encouragements de savants, comme M. Léopold Delisle, le chanoine Ulysse Chevalier et Monseigneur Douais.

L'étude des livres sacrés peut aussi fournir matière à des études inattendues. Revenant sur cet évangélaire de Noyon qui fut pour lui, il y a trente ans, le point de départ de ses études archéologiques, l'abbé Müller en étudie la ponctuation, établit sur ce point sa supériorité sur les autres manuscrits contemporains, puis signale aux commencements des versets la présence de certaines lettres ou signes négligés jusqu'ici. On peut discuter sur la forme de ces lettres et sur le sens qu'il leur attribue ; en tout cas, et c'est le point essentiel pour la conclusion qu'il en tire, ces signes sont des indications pour les différents clercs chargés de réciter l'évangile : et c'est là une preuve de la haute antiquité dans l'église de ces récits dialogués à plusieurs personnages, qui ont donné naissance aux mystères du moyen âge et par la suite au théâtre moderne. Quelles choses surprenantes sait voir un érudit sagace et patient dans un petit signe inaperçu du vulgaire : le théâtre moderne en germe sur les marges d'un évangélaire carlovingien !

Madame Le Féron nous en fournit un autre exemple avec le testament de Mgr de Bourzac, évêque de Noyon au xviii^e siècle. Elle sait nous intéresser au personnage, en le rattachant à de nombreuses familles connues et ayant joué un rôle dans notre ville, comme les Le Féron. De ses dispositions testamentaires, des frais qu'entraînent ses funérailles, elle tire des renseignements qui éclairent la physionomie aujourd'hui disparue de ces prélats grands seigneurs. C'étaient, plus souvent qu'on ne croit, de saints personnages, comme ce Jean-François de la Cropte de Bourzac, grand ami du vénérable évêque d'Amiens, Mgr de la Motte. Viennent les

jours d'épreuve, ces gentilshommes inflexibles dans leur foi, sauront presque tous opposer à leurs persécuteurs l'héroïsme des martyrs.

Saint-Corneille reste toujours chez nous à l'ordre du jour. Mais tandis que le chanoine Morel, continuant le travail du Cartulaire, s'évertue à ne pas laisser passer le moindre nom de lieu sans l'identifier, M. Lambin nous parle de Saint-Corneille, le poste forestier, ancienne chapellenie dépendante de la célèbre abbaye. Comme l'an dernier, pour la ferme de l'Ortille, mais d'une façon beaucoup plus complète, notre collègue nous montre les transformations depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours, les destinations si diverses, les locataires de conditions si inégales, depuis les plus humbles jusqu'aux plus grands seigneurs, le taux toujours croissant de la redevance, et enfin les ventes qui ont fait rentrer dans le domaine de l'Etat cette enclave forestière. Travailleur consciencieux, il ne dissimule pas ses mécomptes trop fréquents dans la vie des chercheurs, les lacunes qu'il n'a pu combler, et cette loyauté est faite pour inspirer toute confiance aux nombreux promeneurs qui aimeront à relire sa petite plaquette sous les vieux chênes qui encadrent si bien le poste forestier de Saint-Corneille.

M. Dervillé a rarement de tels loisirs. Mais les gens les plus occupés sont souvent ceux qui trouvent le plus de temps pour travailler à des œuvres de surérogation. Indépendamment de tous les services qu'il rend sans bruit à votre secrétaire, il a su découvrir dans vos archives et présenter de façon fort piquante le tableau des fêtes célébrées à Compiègne, en réjouissance de la paix de Riswick. Les contemporains ne pouvaient pas deviner le motif qui rendait subitement Louis XIV si accommodant au point de lui faire accepter des conditions rejetées la veille avec tant de hauteur ; et nos pères, sans chercher les

dessous, s'amusèrent franchement de toutes ces cavalcades, banquets et feux de joie.

Toute différente est l'impression qui vous saisit, quand M. Plessier nous présente un des derniers budgets de la monarchie, résumé sous forme de tableau synoptique. A travers ces colonnes de chiffres si bien calligraphiées et ornées, on entrevoit déjà les catastrophes prochaines, car la cause de la Révolution fut avant tout financière, et plus le déficit nous semblerait insignifiant aujourd'hui, plus la tristesse s'accroît en songeant aux ruines possibles à éviter avec quelques réformes, ainsi que cela s'est produit dans le reste de l'Europe.

Pour chasser ces réflexions qui nous entraîneraient sur un terrain fort sagement défendu par le règlement, il n'est rien de tel que de voyager, et les Compiégnois ont volontiers le pied léger. Ceux qui n'ont pas osé affronter le Congrès des Sociétés savantes, pourront se donner l'illusion d'y avoir pris part en relisant le compte rendu si précis du chanoine Morel. Nous lui devons également le récit de l'excursion faite par la Société à Clermont, sous la direction de M. Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'Archéologie. Avec un tel guide, les impressions artistiques prennent toujours un caractère de précision et de logique qui aide singulièrement à en conserver le souvenir. En même temps, cette excursion nous a permis de nouer d'amicales relations avec nos nouveaux confrères de la Société de Clermont, récemment fondée dans cet arrondissement.

Ces excursions si nombreuses jadis, et dont j'espère bien voir reprendre cette année l'usage fréquent, n'ont pas seulement pour but une agréable distraction, M. l'abbé Morel vous a montré cette année encore quel résultat on en peut tirer. Nous avons été à Ravenel l'année précédente; il en a rapporté les éléments

d'une étude qui, complétée sans doute par d'autres visites solitaires, est devenue une monographie fort complète de cette intéressante église et surtout de son remarquable clocher.

Enfin, votre Secrétaire, ayant eu l'honneur de vous représenter au Congrès de la Société française d'Archéologie qui se tenait à Troyes et à Provins, vous en a présenté un compte rendu que je ne puis résumer ici, car il était déjà trop bref malgré sa longueur. Ce Congrès a pleinement réussi, mais j'ai eu le regret de n'y trouver, en fait de Compiégnois, que mon ami Raymond Chevallier.

Quelques mois plus tard, cet infatigable confrère, contraint à la vie oiseuse des eaux, s'en échappait pour revoir les lieux où s'écoula l'enfance de Jeanne d'Arc et assister dans un village à la représentation d'un Mystère de sa miraculeuse destinée. Le récit qu'il vous en fait a su vous charmer, car vous y avez retrouvé l'écho des maîtres qui ont développé parmi vous le culte de la bonne Lorraine.

Je vous disais au début de ce compte rendu de l'année 1902, que nous étions heureux de voir le nombre de nos membres se maintenir et même augmenter. C'est avec une respectueuse gratitude que je vois sur vos listes Mme Sorel conserver parmi nous un nom respecté et vénéré de tous ; c'est bien cordialement que je souhaite la bienvenue à nos nouveaux confrères : le docteur Dazincourt, les abbés Meister et Gaillard, MM. Bias, Blondeau, Levéziel et Louis de Royer : j'y trouve un réconfort précieux quand il me reste à vous signaler, hélas, tant de pertes cruelles : Monseigneur Desnoyer, ce fidèle de Jeanne d'Arc, qui lui a consacré à Orléans un musée qui porte son nom ; — M. Jules Gaget, que ses affaires ont trop souvent tenu éloigné de nous ; — M. Charles Garand, le travailleur infatigable et fécond dont le verbe coloré a si sou-

vent animé vos séances et racheté ce que l'archéologie et l'histoire peuvent avoir de trop aride pour quelques-uns ; — M. Fabre, son successeur, dans la garde du Château de Compiègne et aussi le continuateur de ses traditions d'exquise amabilité ; — M. Duvauchel, auquel ses amis vont élever un monument au milieu de cette forêt qu'il a si souvent chantée, pensée pieuse à laquelle vous avez tenu à vous associer ; — le comte Maurice de Breda, esprit cultivé et fin qu'une trop grande méfiance de lui-même a empêché de donner sa mesure.

Je croyais close cette liste funèbre, quand, avec l'année qui commence, disparaît une femme qui fut des premières à faire partie de notre Société, lorsqu'un règlement plus libéral leur en ouvrit l'entrée. Madame de Poul ne suivait pas seulement nos excursions, elle apportait à nos séances un intérêt qui me parut, je l'avoue, parfois bien méritoire. Gravement malade, elle s'y traînait encore, avec une vaillance que bien peu d'hommes auraient imitée ; recluse dans sa chambre, elle se passionnait aux récits de nos modestes travaux ; et quand la flamme de ses yeux était éteinte, son esprit, toujours aimable, semblait s'y réchauffer et s'y rajeunir.

BARON DE BONNAULT.
